

## LA MAISON

A. H. TAINÉ

Connais-tu la maison basse  
Où tu logeras un jour ?  
On a mesuré l'espace :  
L'herbe foisonne alentour.

Elle n'a point de fenêtre ;  
C'est un logis assez noir ;  
Au dedans, l'on n'y peut voir ;  
Au large nul n'y peut être.

Les côtés en sont étroits,  
L'un et l'autre bras y touche ;  
De bois blanc sont les parois,  
Sur le bois blanc l'on se couche.

Quand on posera ton front  
Sous le toit qui la domine,  
Tu sentiras le plafond  
Appuyer sur ta poitrine.

L'air y manque, et cependant  
Jamais, accusant son gîte,  
L'être pâle qui l'habite  
Ne se plaint en descendant.

On la place en un lieu grave,  
Dans une blanche cité,  
Où l'on s'arrange une cave  
Pour toute l'éternité.

Elle a, si le bruit te pèse,  
Un silence sans pareil.  
Veux-tu dormir à ton aise ?  
Rien n'y trouble le sommeil.

Il y fait froid, l'été même,  
Oh ! bien froid, quand vient la nuit,  
Et nul être ne t'y suit,  
T'aimait-il d'amour extrême !

Tes amis, le chapeau bas,  
Viendront pour te faire escorte ;  
Mais les plus chers n'iront pas  
Plus loin que la sombre porte.

Elle s'ouvre devant eux,  
Béante dans l'herbe verte ;  
Quelques pleurs servent d'adieu ;  
On la ferme, à peine ouverte.

De la terre par-dessus,  
De tous les côtés la terre ;  
Et puis, il ne reste plus  
Rien de toi, qu'un grand mystère !

EUGÈNE MANUEL.

## LES

## GIBOULÉES DE LA VIE

PAR

M<sup>me</sup> CLAIRE DE CHANDENEUX.

## DEUXIÈME PARTIE

II

(Suite.)

Le baron, charmé de cette exclamation, proposa de traverser le pont à pied et de gravir pédestrement le sentier qu'admirait la jeune femme.

Thérèse sauta lestement sur la route, franchit l'Isère et se mit à grimper avec un pied parisien, avide de mordre sur la montagne.

Son regard interrogeait les vieilles murailles enlaidies qui, sur la gauche, bornaient l'horizon, tandis que les grandes lignes vertes et brunes des montagnes se profilaient sur le ciel clair des hauteurs.

Était-ce là qu'elle devait trouver de l'oubli, du repos, après le déchirement intime du devoir accompli ?

Comme elle tournait un massif, elle se trouva face à face avec un groupe curieux qui, posté pour bien voir sur le revers du sentier, épiait visiblement la marche de la voiture.

Or, cette voiture s'avavançait à pas lents, bien loin en arrière, sur le chemin carrossable, et maître Laurent Lehou, qui la regardait venir avec des angoisses comiques, ne s'attendait guère à voir surgir les voyageurs si près de lui.

Il était accompagné de Lise Pellegrin et de Mariette, qui n'hésitèrent pas à reconnaître les maîtres attendus. Le fermier en restait stupéfait ; mais comment croire que des barons de Paris arriveraient chez eux à travers champs ?

Thérèse ne lui laissa pas le temps de combattre son doute. — Monsieur, dit-elle en lui souriant, pouvez-vous nous dire si nous trouverons quelque un de la ferme pour nous ouvrir le petit château ?

Le bonhomme tressaillit.

Cette voix douce et cet heureux vocable, « le petit château, » importèrent d'assaut ses préventions.

Vrai Dieu ! la jolie châtelaine qui leur arrivait ! Ce ne devait pas être difficile du tout de vivre sous son omnipotence.

Il se troubla bien un peu, cependant, en déclarant qu'il était le fermier en personne, et que tout était disposé à Molevent pour y recevoir les voyageurs.

Mais comme Thérèse souriait toujours en le regardant de ses

grands yeux pensifs, l'aplomb lui revint à miracle, et le baron, si imposant qu'il fût, n'eut plus le pouvoir de l'émotionner.

— Ah ! ah ! dit M. de Thièblemont, vous êtes maître Laurent Lehou ?

Le fermier salua. — Mon notaire m'a dit du bien de vos travaux et de votre entente agricole.

Maître Laurent s'épanouit à vue d'œil. Gaillardement, il s'offrit à guider madame la baronne.

Tout en cheminant à la tête du petit groupe, il s'arrêtait par instants pour indiquer du doigt telle pièce de terre soignée, grasse et luisante, dont il citait complaisamment le nom.

Le baron, qui n'entendait absolument rien à l'agriculture, faisait néanmoins bonne contenance. Après tout, puisqu'il se métamorphosait pour quelques jours en campagnard, autant valait-il entrer carrément dans la peau du propriétaire.

Thérèse avait gentiment tendu la main aux deux jeunes filles. L'une avait assez de ressemblance avec Laurent Lehou pour porter son état civil sur ses fraîches joues. L'autre, d'une mise plus soignée et d'une grande distinction d'allures, ne lui paraissait pas appartenir au petit monde de la ferme.

Mariette ne ressemblait pas à son père au physique seulement. Elle en avait la promptitude de résolution et l'honnêteté hardiesse.

Au bout de cent pas, elle racontait à madame de Thièblemont l'histoire de Lise Pellegrin, la fille du savant échoué à la ferme.

— Ils ont été bien bons ici, pour mon père et pour moi, ajouta mademoiselle Pellegrin ; nous sommes restés avec eux par reconnaissance et par plaisir.

Cette explication paraissait si nécessaire et si naturelle à donner à la nouvelle venue, que les deux filles en semblèrent aussitôt plus à l'aise. Tout cela s'était fait très simplement et si vite—tant la jeunesse porte en soi d'attraction et de confiance—qu'à voir les trois jeunes femmes gravir la dernière rampe en causant, on eût dit des relations de vieille date.

Sur la terrasse, M. Pellegrin vint saluer les châtelains.

Il ne fallut qu'une conversation de quelques minutes pour laisser soupçonner à M. de Thièblemont que ce misanthrope était un homme excellent que sa science et sa bonté n'avaient point préservé des douleurs humaines.

On dut accepter des mains de Mariette un bol de lait tiède, servi dans un superbe vase de faïence à fleurs jaunes et bleues, qui fit grincer les goûts artistiques du baron.

Thérèse, qui ne connaissait que la mixture d'amidon, de féculé et d'eau, qu'on appelle du « lait » à Paris, trouva celui-ci si bon, si bon, qu'il fallut remplir à nouveau le gigantesque bol.

— Quelles splendides dispositions vous montrez pour devenir campagnarde, ma chère Thérèse ! dit en riant le baron.

Mais la jeune femme, qui avait trop présumé de son appétit champêtre, se fit un ami intime du gros chat monté de la ferme, en lui abandonnant sa part avec mille câlineries.

Ensuite, on visita la maison. — Ma chère, dit le baron, me permettez-vous de vous traiter en petite bourgeoise ?

— Je ne crains qu'une chose, répondit la jeune femme en souriant, c'est de trouver encore trop de reflets de Paris ; si vous saviez combien j'en suis lasse !

En vérité, l'était-elle tant que cela ? M. de Thièblemont n'en était pas très persuadé, mais il jugea sage de le paraître.

D'ailleurs, les sincères efforts de la pauvre Thérèse pour secouer une préoccupation douloureuse, pour étouffer un soupire, pour anéantir une plainte toujours prête à sourdre du plus intime de son cœur, le touchaient profondément.

La lumière qu'il avait appelée—sans la faire entière—sur les secrets sentiments de la jeune femme, la lui montrait du moins, courageuse et combattante.

Il en pouvait souffrir ; il lui fallait l'admirer aussi.

## III

Avec un tel désir de se trouver bien partout, d'être satisfaite de tout, l'installation de Thérèse à Molevent ne pouvait qu'être facile et prompte.

Industrieuse et vaillante, elle trouva dans Lise Pellegrin une aide toute gracieuse.

A deux heures, le mince bagage des voyageurs était rangé dans les bahuts de chêne. A quatre heures, un cordon bleu, que le fils aîné des Lehou était allé chercher à Saint-Marcellin, s'installait devant son fourneau. A cinq, le fermier offrait à la châtelaine ses plus belles volailles et ses plus beaux fruits.

Enfin, le soir même, Thérèse et le baron recevaient à leur table M. et mademoiselle Pellegrin, auxquels le fermier et sa fille furent admis à se joindre, au café, pour donner leur avis sur un flacon de chartreuse authentique, descendu de la montagne sur le dos du charpentier.

Cette prompt invitation s'expliquait par l'instinctif désir de madame de Thièblemont d'éviter un tête-à-tête péniblement supporté pendant tout le voyage.

Ce dîner fut une révélation. M. Pellegrin sentit renaître, au contact de ses hôtes, les facultés endormies qui en avaient fait un homme remarquable et en faisaient encore un homme distingué.

Il parlait peu, avec tristesse et profondeur. Il avait beaucoup vu. On sentait vite qu'il avait beaucoup souffert.

M. de Thièblemont se sentit tout d'abord intéressé par sa valeur morale ; Thérèse fut attendrie par l'amour ardent et silencieux dont il entourait sa fille.

Il devait donc éprouver à la fois pour cette belle enfant la tendresse maternelle, le dévouement du père et l'aveugle faiblesse du vieillard.

Chaque éclat de gaieté de Lise allumait une clarté joyeuse entre les rides de ce visage jauni. Chaque silence semblait éveiller cette interrogation : « Qu'as-tu ? je n'entends plus la chère musique de ta voix ? »

Quant à Lise, inhabile encore à comprendre cette suprême tendresse, avec ses seize ans, sa fine allure, ses traits expressifs, elle était assez charmante pour faire oublier que le cerveau devait être étroit sous ce beau front et le cœur léger sous cette séduisante enveloppe.

Dès le lendemain, tandis que Thérèse, assise au bord d'un rocher, dessinait une vue de l'Isère, M. de Thièblemont arpenta à pas lents les ruines qui formaient le côté pittoresque de son nouveau domaine.

Non pas qu'il fût séduit outre mesure par les grandes lézardes qui déchaînaient les murailles ni par le reste de donjon féodal qui menaçait de s'écrouler dans la vallée.

La poésie des champs n'avait jamais eu le pouvoir de l'émouvoir beaucoup, et peut-être était-il bien tard pour commencer à en savourer les beautés sévères.

Toutefois, il constatait avec un certain orgueil que ses ruines

avaient fort grand air, et qu'il y aurait quelque chose d'attrayant à faire de Molevent un nouveau Pierrefonds.

— Avec quelques millions, souriait-il en faisant son troisième tour des ruines.

En cet instant, un spectacle assez inattendu attira son attention.

Du versant d'une colline boisée, qui se collait à la montagne, en guise de premier plateau, comme un enfant à sa mère, trois personnes descendaient avec lenteur.

C'était d'abord une paysanne dauphinoise, en costume local, poussant devant elle une petite voiture assez semblable à celles dont les jeunes mères se servent pour leurs bébés ; puis deux laquais en livrée, marchant avec gravité des deux côtés de ce minuscule équipage.

— Un petit seigneur suzerain des environs, pensa le baron, que l'on habitue de bien bonne heure au respect de ses vassaux.

Pourtant, une tête masculine exhaussée sur les coussins et qui ne semblait pouvoir appartenir à un enfant, vu ses dimensions, ni à un homme fait, vu l'exiguïté de la voiture, donnait à ce groupe un caractère étrange, qu'à cette distance il était difficile d'élucider.

Par une habitude toute parisienne, M. de Thièblemont s'arrêta pour regarder aussi curieusement qu'en plein boulevard.

La tête masculine se tourna de son côté et se trouva bientôt au niveau de la terrasse démantelée où se pétrifiait le baron.

M. Pellegrin, qui cherchait un coin sans soleil pour y lire en paix, tourna l'angle de la terrasse et embrassa d'un coup d'œil la petite scène.

Du reste, de la tête masculine ou de M. de Thièblemont, c'était celui-ci qui se montrait le plus surpris.

— Qu'est cela ? interrogea-t-il vivement et à voix basse.

— Cela, répondit de même M. Pellegrin, c'est un pauvre être qu'on appelle ici « le monstre, » et qui se nomme, en réalité, M. Charles Aurèle.

— Aurèle ! répéta le baron, comme si ce nom ne lui eût pas été étranger ; alors, dites-moi...

Il ne put continuer. La voiture venait de s'arrêter ; une grande main pâle, se dégageant d'une soyeuse couverture, faisait au savant un signe amical tandis qu'une voix incisive prononçait ces étonnantes paroles :

— Mon cher savant, voulez-vous me faire l'honneur de me présenter à notre nouveau voisin ?

M. de Thièblemont, abasourdi, fit quelques pas pour descendre ; M. Pellegrin l'arrêta.

— Je vais vous amener M. Aurèle, puisqu'il le désire.

Sur un geste de celui qu'on appelait le « monstre, » les deux laquais soulevèrent leur maître, lequel apparut alors, à demi couché sur un petit fauteuil capitonné, emboîté dans la voiture et qui s'en détacha sans secousse.

Sous les larges vêtements qui ensevelissaient les membres inférieurs, il était difficile d'en apprécier la difformité. Une seule chose était évidente, c'est que cette tête d'homme surmontait un corps d'enfant.

Les bras et les mains seuls semblaient avoir atteint des dimensions normales.

« Le monstre ! » disaient les paysans.

Le fauteuil, porté par les laquais impassibles, gravit la terrasse et s'y arrêta.

M. Pellegrin serra la grande main pâle et se tourna vers M. de Thièblemont :

— Je suis heureux, monsieur le baron, dit-il, de vous présenter M. Aurèle, un aimable voisin de campagne, ce qui me paraît, dans la solitude, la meilleure nouvelle à vous donner.

— Je n'espérais pas, monsieur... dans la montagne... balbutia le baron qui ne revenait pas de sa surprise.

— Monsieur, dit la voix incisive, la montagne est plus habitée qu'on ne le suppose, et même fort bien habitée. Il n'y a guère que moi qui fasse, physiquement parlant, une exception pitoyable.

— Vous voulez dire, reprit vivement M. Pellegrin, que vous êtes le seul, moralement parlant, qui ayez transporté à ces hauteurs le goût très vif des choses de l'esprit.

— Alors, monsieur, dit le baron, vous devez vous entendre à ravir avec notre savant, car il ne paraît guère tenir à la terre que par la semelle de sa chaussure.

— Oui, mais j'ai des pieds énormes, sourit l'excellent homme.

— Si j'aime les choses de l'esprit, reprit le monstre avec un rire contraint, avouez, monsieur le baron, que je n'y ai pas grand mérite ; il serait, ma foi, plaisant que, fait comme je le suis, j'aïmasse beaucoup les beautés matérielles !

— Et le monde intellectuel doit vous dévoiler ses richesses mieux qu'à nous, que les vulgaires préoccupations absorbent, continua poliment le baron.

— Aussi, dit M. Pellegrin, M. Aurèle fait de la littérature, de la chimie, de l'histoire naturelle : il fait des essais de culture ; il fait...

— Ah ! savant ! savant ! gémit le monstre en fermant ses yeux tristes ; vous ne voyez pas que le pauvre Charles Aurèle fait surtout une bien sotte figure en face de la châtelaine de Molevent, qui s'avance vers lui.

Tout le monde se retourna et vit Thérèse debout, à trois pas du petit groupe, immobile et le regard humide.

Bien plus absorbée par ses pensées que par son dessin, le bruit des voix qui alternaient près d'elle l'avaient tirée de son rêve. Doucement, elle s'était rapprochée pour apercevoir, avec une immense commiseration, cet être incomplet qu'on venait d'appeler Charles Aurèle.

Elle aussi, comme le baron, luttant entre un souvenir et une impossibilité, se répétait épouvantée :

— Charles Aurèle !... Charles Aurèle !... le fils de madame de Pernissan ne se nomme-t-il pas Charles Aurèle ?

Le monstre rouvrit les yeux, en faisant, de la tête, un salut qui n'était pas sans grâce.

La présentation fut plus courte encore cette fois. La surprise émue de Thérèse n'échappait pas à celui qui en était l'objet.

(La suite au prochain numéro.)

NOUVEAU CATÉCHISME.—Q. Qu'est-ce que le Rhumatisme.—R. Le rhumatisme est une douleur que l'on ressent aux jointures et qui disparaît par l'application de l'huile de St. Jacob.

Q. Qu'est-ce que l'huile de St. Jacob.—R. Une préparation particulière, d'une nature très pénétrante, qui chasse les douleurs, fait mettre de côté les béquilles, les flanelles et les médicaments, procure le repos et la santé.